FRANZ WERFEL

# JACOBOVSKI ET LE COLONEL

*(Jacobowsky und der Oberst)*

*Traduit de l'allemand (Autriche) par*
*Hélène Mauler et René Zahnd*

Répertoire Germanique unique

EDITIONS DU BRIGADIER

Franz Werfel a donné comme sous-titre à sa pièce : *Comédie d'une tragédie*. Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Pendant qu'en juin 1940, la France s'effondre devant l'armée allemande, le colonel polonais Stjerbinski, son aide de camp Szabuniewicz, sa maîtresse française Marianne et Jacobovski, un juif allemand, se dirigent de Paris vers Bayonne pour tenter de rejoindre Londres. Stjerbinski est hautain et ouvertement antisémite, mais c'est Jacobovski qui, grâce à ses qualités humaines et sa débrouillardise, a maintenu jusqu'à présent le petit groupe en vie...

Écrite entre 1941 et 1942, inspirée des souvenirs personnels de Franz Werfel pendant sa fuite vers l'Espagne en 1940, cette pièce, la dernière de l'auteur, a été créée le 14 mars 1944 au *Martin Beck Theatre* à New York. La première représentation en langue allemande a eu lieu le 17 octobre 1944 au *Stadttheater* de Bâle. Jouée au *Hebbel-Theater* à Berlin en 1947, la pièce a ensuite été adaptée au cinéma, à la télévision, à la radio et comme livret d'opéra.

*Franz Werfel (1890-1945) est un poète, romancier et dramaturge autrichien, né à Prague, représentant du courant expressionniste de l'entre-deux-guerres. En 1938, avec son épouse Alma Mahler, il fuit devant les troupes allemandes qui rentrent dans Vienne et se réfugie en France. Après la débâcle de juin 1940, le couple gagne Lourdes, puis traverse les Pyrénées avec Heinrich Mann et Golo Mann, le frère et le fils de Thomas Mann, pour arriver au Portugal d'où il émigre aux États-Unis. Franz Werfel meurt à Beverly Hills, après avoir vu son roman,* Le Chant de Bernadette, *publié en 1942, remporter un immense succès aux États-Unis.*

Prix : 15,00 €
ISBN : 978-2-494702-44-8

9 782494 702448

EDITIONS DU BRIGADIER

## Personnages de la comédie

Jacobovski
Le Colonel Tadeusz Boleslav Stjerbinski
Marianne
Szabuniewicz
Le Monsieur tragique
L'Immortel (membre de l'Académie française*)
Madame Bouffier, patronne de l'hôtel « Mon Repos et de la Rose »*
Ginette, gouvernante de Marianne
Salomon, concierge de l'hôtel « Mon Repos et de la Rose »*
La Vieille dame d'Arras
Clémentine
La Fillette
La Personne de petite vertu
Le Chauffeur d'une riche maison parisienne
Clairon, patron du café « Au Père Clairon »* à Saint-Jean-de-Luz
Le Brigadier de la Sûreté* de Saint-Cyrill
Le Commissaire spécial de la police* à Saint-Jean-de-Luz
Un Lieutenant de l'armée allemande
Un Touriste de la Gestapo
Le Joueur de dés
Le Juif éternel
Saint François
Le Mort
Des clients de l'hôtel, des clients du café à Saint-Jean-de-Luz, un veuf avec deux jeunes enfants, des soldats allemands, des policiers français.

L'action de la comédie se situe au mois de juin 1940 entre Paris et la côte atlantique française.

*Les mots, expressions et phrases suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

## Première partie du premier acte

*La buanderie de l'hôtel « Mon Repos et de la Rose »*. Celle-ci sert d'abri antiaérien. — Au lever du rideau et de prime abord, on ne peut écarter tout à fait la crainte de devoir assister à un drame pathétique, déplaisant et abscons, car la scène baigne dans une lumière d'un bleu magique, d'où émergent dans une torpeur spectrale quelques silhouettes humaines assises immobiles sur des bancs de bois placés le long des murs. Pour couronner le tout, la voix sépulcrale et lugubre d'un dieu grec annonciateur de malheur retentit au-dessus des spectres éclairés de bleu. — Mais par bonheur, il apparaît aussitôt que la voix n'est pas celle d'un* deus ex machina *parlant du haut des nuages, mais celle d'un président du Conseil français à la radio, qu'en outre la lumière magique émane de quelques ampoules nues que l'on a peintes en bleu conformément aux instructions de la défense antiaérienne française, et qu'enfin les silhouettes immobiles n'ont pas de signification symbolique, mais sont les clients d'un hôtel que l'attaque nocturne sur Paris a tirés du lit à une heure du matin pour les rassembler dans cette buanderie.*

Voix du Président du conseil Reynaud. — La situation est grave, mais pas désespérée*... Sur la Somme, nos vaillantes troupes défendent chaque pouce du territoire national avec la plus grande bravoure. Mais la supériorité de l'ennemi en hommes et en matériel est telle qu'il faut s'attendre à...

*La radio se tait d'un coup avec un hoquet d'effroi. On ne distingue pas encore clairement les silhouettes des personnes présentes.*

Voix du Monsieur tragique. — Chez nous, on ne peut même plus compter sur l'amateurisme. Maintenant ils coupent vraiment la radio, comme prescrit en cas d'attaques aériennes...

Voix d'un petit garçon. — Qui c'est qui parlait à la radio ?

Voix du Monsieur tragique. — Le petit homme d'un grand moment, mon fils ! Il parle depuis Bordeaux et il a la voix sépulcrale qui convient : « La situation est grave »*. Le président du Conseil Reynaud.

La Vieille dame d'Arras, *d'une voix creuse et plaintive de chat-huant*. — Comment ?! C'était Monsieur Reynaud* en personne, mon Dieu, mon Dieu ! Monsieur Reynaud* est très à gauche. Tous ces

messieurs sont très à gauche. Monsieur Léon Blum* ne tolère pas que l'on travaille plus de quarante heures par semaine. D'après ma fille. Ma fille est professeure au Lycée Jean Bodel*. Voilà le résultat ! La dernière guerre, je l'ai comprise. Cette guerre, je ne la comprends pas. À quoi bon mourir pour Danzig, demande tous les jours ma fille. Seules les personnes instruites savent où se trouve Danzig... Sainte Mère de Dieu, c'était une bombe ? ...

Le Monsieur tragique. — Ce ne sont pas des bombes, Madame*, ce sont les batteries de défense près de la gare Saint-Lazare. Un miracle, que ces batteries n'aient pas été volées par un de nos ministres et vendues aux boches*...

La Vieille dame d'Arras. — Oui, oui, Monsieur* ! Ma fille dit toujours, la démocratie, c'est quand les politiciens font de bonnes affaires et les hommes d'affaires de la mauvaise politique...

Le Monsieur tragique. — La démocratie, très chère, elle est comme la vie elle-même : la corruption des uns divisée par la corruption des autres !

Voix de la Fillette, *étouffée*. — Poussez-vous... C'est quand même...

Voix masculine. — Que se passe-t-il ?

Voix de la Fillette, *embêtée*. — Ben j'ai perdu mon porte-bonheur... Un joli petit éléphant en ivoire avec une petite tour dessus et un tout petit maharadja...

*Quelques clients allument leurs lampes de poche pour chercher l'éléphant par terre.*

Le Monsieur tragique. — Évitez ça, je vous en prie, mesdames et messieurs ! Ce n'est pas un abri à l'épreuve des bombes, ici, mais juste la buanderie de notre bon vieil hôtel miteux « Mon Repos et de la Rose »*. Là-bas les lucarnes donnent sur la rue, et les rideaux ne sont pas opaques. Et notre chef d'îlot* est un âne...

Voix masculine. — Non ! Un chien galeux ! Comme il a gueulé à la dernière alerte !

LE MONSIEUR TRAGIQUE. — Il serait assez idiot pour croire que quelqu'un parmi nous envoie des signaux cachés aux avions allemands...

LA VIEILLE DAME D'ARRAS. — Et si ça arrivait vraiment ? Il y a tellement d'étrangers qui habitent dans cette maison... *(Dans un cri étouffé :)* Mais là, sûr que c'était une bombe...

LE MONSIEUR TRAGIQUE. — De nouveau les batteries de défense. Ma bonne dame, vous êtes comme une turbine qui produirait de la panique... Voilà Madame Bouffier*, et elle nous apporte même un peu de lumière...

*Madame Bouffier*, la patronne de l'hôtel, arrive avec une lanterne sourde. C'est une grosse femme dans la cinquantaine, aux cheveux teints en rouge flamboyant. Elle est suivie de Salomon, le concierge de l'hôtel, un jeune homme très petit, mélancolique, un peu difforme. — À présent, on distingue dans la maigre lumière la pièce nue avec les bancs le long des murs et quelques chaises sur lesquelles sont assis les clients de l'hôtel, frigorifiés, la plupart en tenue de nuit sous leurs manteaux.*

MADAME BOUFFIER. — Contrôlez les rideaux, Salomon, pour que nous n'ayons pas d'ennuis avec le chef d'îlot* comme hier...

SALOMON. — Très bien, Madame Bouffier*...

*Il dresse une échelle vers les lucarnes haut placées et vérifie que les rideaux bleus sont bien fermés. Sous son manteau de ville élimé, la Vieille dame d'Arras porte une chemise de nuit dans le style du siècle passé. À côté d'elle est assise Clémentine, sa petite-fille, une gamine de quatorze ans aux yeux gourmands, vêtue d'une chemise de nuit du même style.*

LA VIEILLE DAME D'ARRAS. — Combien de temps va durer l'alerte aujourd'hui ? C'est notre septième nuit sans dormir. Et j'ai déjà soixante-treize ans et la petite à peine quatorze...

LE MONSIEUR TRAGIQUE. — La France a trop dormi et dans trop de confort, Madame*, et maintenant elle meurt...

*À ces mots, il se lève, un homme grand, vêtu de sombre, dans un manteau à la Havelock. Avec son front arrondi encadré de cheveux blancs, il rappelle ces boulevardiers* que l'on rencontre ici ou là devant les caisses des bouquinistes du Quai Voltaire*. D'ailleurs les poches de son manteau sont pleines de livres.*

La Vieille dame d'Arras. — Qu'il m'ait encore fallu vivre *ça*. Vous savez, je viens de province, d'Arras... C'était un splendide matin de mai, et nous ne savions rien, absolument rien ! Je dis à ma fille : les œufs ont augmenté. Et ma fille dit, cette guerre est le plus grand crime de l'histoire mondiale. C'est que ma fille enseigne la géographie et l'histoire mondiale... *Elle se met à sangloter*. Prête-moi ton mouchoir, Clémentine ma petite*...

Clémentine. — Tiens, grand-maman...

Salomon, *en descendant de l'échelle*. — C'est en ordre, Madame Bouffier* ! Aujourd'hui il sera obligé de la fermer, le chef d'îlot*...

La Vieille dame d'Arras. — La pauvre est peut-être déjà orpheline... Son père, mon fils, est sous-lieutenant dans l'artillerie de forteresse sur la ligne Maginot... Pas vrai, Clémentine ?

Clémentine. — Oui, grand-maman...

Madame Bouffier, *coupant court au* lamento *de la Vieille dame*. — Je n'ai pas entendu le discours du président du Conseil. Qu'a dit Monsieur Reynaud* ?

*Szabuniewicz, le Polonais somnolent, un homme athlétique à cou de taureau qui, appuyé au mur, semblait dormir, entrouvre les yeux. Son accent slave prononcé éveille immédiatement l'attention.*

Szabuniewicz. — Le monsieur a dit : « La situation est grave, mais pas désespérée ». Peut-être aussi que le monsieur a dit le contraire : « La situation est désespérée, mais pas grave ». Je suis en France depuis pas mal de temps. Mais une langue étrangère est toujours plus facile à parler qu'à comprendre...

Madame Bouffier, *joignant les mains*. — Que Dieu inspire nos généraux : le Maréchal Pétain* et le Général Weygand* !

Le Monsieur tragique. — Des vieillards pareils, Madame*, Dieu n'a pas pour habitude de les inspirer beaucoup...

Szabuniewicz, *tendant son porte-bonheur à la Fillette à côté de lui, sans ouvrir les yeux*. — Voilà votre éléphant, Mademoiselle*...